
UNE EXPÉDITION EN AFRIQUE

EN 49 AVANT J.-C.

ÉPISODE DE LA GUERRE CIVILE

Un peu plus d'un demi-siècle avant l'ère chrétienne, Rome se trouvait à l'une des périodes les plus troublées de son histoire. Le beau temps de l'égalité républicaine était passé ; la conquête d'opulentes provinces était en train de modifier les conditions économiques de la société romaine : « Après les guerres d'outre-mer, dit Cicéron, un large fleuve d'idées et de connaissances pénétra dans Rome ». L'éclat des victoires et des conquêtes couvrait, sans les cacher à des yeux clairvoyants, la décomposition progressive des mœurs, l'oubli des antiques croyances, la rapide diminution des fortunes moyennes, les progrès de l'esclavage, l'influence des usuriers, l'orgueil des nobles et des riches et la vénalité dans tous les rangs de la société.

Le dévouement de tous à la chose publique, conséquence de l'égalité des droits et des fortunes, avait fait place à la haine du pauvre contre le riche, du plébéien contre le patricien, celui-ci devenant, de jour en jour, plus insolent, celui-là plus misérable.

Cette révolution morale ne devait pas tarder à engen-

drer une révolution politique qui, après avoir fait couler des flots de sang, allait aboutir à la création de l'empire.

Deux grands partis s'étaient formés dans Rome : celui des nobles, à la tête duquel marchait la majorité du Sénat ; celui du peuple, qui cherchait un chef. Chacun d'eux prétendait gouverner. Une assez longue période d'agitations stériles ne put que faire ressortir l'impuissance de l'un comme de l'autre. Le régime démocratique des siècles précédents, admirablement adapté aux besoins d'une cité, ne pouvait plus convenir à une domination qui s'étendait au loin sur tant de peuples divers. Il fallait, à tout prix, un gouvernement puissant et fortement centralisé. De là à l'idée d'une monarchie, il n'y avait qu'un pas.

Aux environs de l'an 60 avant notre ère, trois hommes cherchèrent à créer cette monarchie, chacun à son profit. Pompée, que venaient d'illustrer ses campagnes en Asie, voulait y parvenir par des voies légales ; Catilina, par la violence avec l'appui de la soldatesque ; César, par l'ascendant de son génie.

A son retour d'Asie, Pompée avait essayé de se concilier le Sénat et de se mettre à la tête du parti des nobles. Repoussé par eux, il voulut se retourner vers le peuple. Mais la place était prise. César avait su s'attacher le parti populaire par son esprit, ses libéralités, ses manières séduisantes. Revenu, avec le titre d'*imperator*, d'une grande expédition en Espagne, il venait de refuser les honneurs du triomphe, et sa popularité s'en était accrue.

En 62, Catilina tenta une révolution violente que Cicéron, alors consul, fit échouer et qui lui coûta la vie.

Pompée et César s'allièrent alors avec un certain Crassus qui, grâce à l'immense fortune qu'il avait acquise dans la première guerre civile, jouissait dans Rome d'une certaine autorité. Pendant sept années, il avait été, avec Catulus, le chef incontesté du Sénat et du parti des grands. Ceux-ci ayant essayé de l'impliquer,

ainsi que César du reste, dans la conjuration de Catilina, il s'était séparé d'eux et venait de se rallier au parti populaire.

C'est alors que Pompée, Crassus et César formèrent ce triumvirat — « ce monstre à trois têtes » — qui allait dominer le peuple et le Sénat et s'emparer du gouvernement.

En 60, César fut nommé consul. L'année suivante, en quittant cette charge, il reçut, avec le titre de proconsul, le gouvernement pour cinq années de la Gaule cisalpine, de l'Illyrie et de la Narbonaise que menaçaient les Suèves et les Helvètes. On lui donnait en même temps quatre légions. Le voilà donc à la tête d'une armée. Une guerre heureuse pouvait lui assurer le complément d'influence dont il aurait besoin pour donner au monde romain l'organisation qu'il avait rêvée, tout en servant à la fois son patriotisme et son ambition.

Ses succès dans les Gaules ne tardèrent pas à accroître sa popularité. L'irritation du Sénat et des grands à son égard en augmenta d'autant. Mais ses partisans veillaient et, en 55, ils le firent proroger pour cinq ans dans son proconsulat. En revanche, Pompée reçut le gouvernement de l'Afrique et de l'Espagne, et Crassus celui de la Syrie et des contrées voisines, pour un même nombre d'années. Ils avaient, en outre, le droit de lever autant de soldats qu'ils voudraient.

Crassus partit pour son gouvernement et entreprit, contre les Parthes, une expédition pendant laquelle il fut tué.

Quant à Pompée, il se contenta d'envoyer des lieutenants dans les provinces qu'on venait de lui confier et resta à Rome. Il s'y employa à machiner des troubles et des séditions à la faveur desquelles il espérait se frayer, par l'anarchie, un chemin à la royauté.

Caton, ce philosophe, ce républicain austère qui, fidèle à ses principes, devait, plus tard, se donner la mort dans Utique, pour ne pas assister au triomphe définitif

de César, représentait à Rome la résistance aux idées nouvelles. Il ne cessait de lutter contre ces ambitieux dont il avait deviné les intentions. Mais, en présence des événements qui désolaient sa patrie, il en vint à désespérer de la république. Prévoyant qu'un tyran sortirait forcément de tous ces désordres, il jugea préférable de choisir à l'avance le maître que le peuple allait se donner.

Il réussit à faire nommer Pompée consul pour l'année 52. C'était un événement d'une gravité exceptionnelle, puisqu'il consommait l'alliance de ce général avec le Sénat et sa rupture avec César. Celui-ci s'était prudemment tenu en dehors de toute cette agitation et, continuant le cours de ses exploits, avait fini par soumettre toute la Gaule.

Cependant, au Sénat, ses adversaires voulaient lui enlever son commandement. Son rappel fut mis aux voix. Un de ses principaux partisans, le tribun du peuple Curion, proposa d'appliquer la même mesure à Pompée et de lui enlever ses légions. Mais les grands sentaient bien que César, rentrant à Rome couvert de gloire, n'en conserverait pas moins sur son adversaire, privé comme lui de ses troupes, l'ascendant de son génie et l'influence qu'il exerçait sur le peuple. L'affaire resta donc en suspens jusqu'au jour (12 décembre 50) où Pompée, qui avait amené des troupes aux portes de Rome, fit entrer des cohortes dans la ville. Comme elles approchaient des curies pour briser l'opposition des tribuns, le Sénat rendit un décret ordonnant à César de remettre le gouvernement des deux Gaules à deux successeurs désignés et de licencier son armée. Il chargeait, en outre, les consuls de veiller au salut de la république. Les tribuns du peuple quittèrent la curie et s'enfuirent de Rome, déguisés en esclaves. La guerre civile était déclarée. Pendant trois ans, elle allait ensanguanter l'Italie et les provinces pour aboutir, en l'an 46, à la dictature de César et, quatre ans plus tard, à l'organisation du gouvernement impérial.

Le 17 décembre de l'an 50 avant J.-C. (style Julien), César passe le Rubicon. En moins de trois mois, il soumet l'Italie et force son rival à s'enfuir en Grèce. Puis il se dispose à gagner l'Espagne, qui tenait toujours pour Pompée.

Celui-ci avait à sa disposition une flotte immense qu'il avait préparée depuis qu'il avait été chargé, en 57, de l'intendance des vivres avec la surveillance des ports et des marchés dans toutes les provinces. Dès le commencement de janvier 49, alors qu'il songeait déjà à quitter l'Italie, il avait expédié de tous côtés et dans les pays les plus éloignés, à Malte, à Rhodes, à Chypre, à Tyr, à Alexandrie, à Smyrne, à Byzance, l'ordre de lui envoyer à Brundisium (Brindisi) des galères et des vaisseaux de transport avec lesquels, après avoir fait passer ses légions en Grèce, il comptait bien s'assurer l'empire de la mer. Il lui serait donc facile d'affamer Rome et l'Italie tout entière, en interceptant les convois qui viendraient de l'Afrique ou de l'Orient. C'était là un danger considérable, qu'il fallait écarter à tout prix. César confia donc à Curion, élevé à la dignité de propréteur, quatre légions avec lesquelles il devait s'emparer de la Sicile et de l'Afrique.

Le 24 mars 49, Curion débarqua à Messine. Caton, qui commandait en Sicile pour Pompée, n'avait pas de troupes suffisantes. Il s'empressa donc de quitter l'île, qui fut occupée sans opposition. D'après les instructions qu'il avait reçues, Curion devait passer en Afrique, aussitôt cette conquête assurée. Mais César ayant éprouvé de grandes difficultés en Espagne et ayant été obligé d'entreprendre le siège de Massilia, lui prescrivit d'attendre un nouvel avis, et ce ne fut que vers le milieu de juin qu'il lui envoya l'ordre de s'emparer de l'Afrique. C'est cette expédition que je me propose d'étudier spécialement dans les pages qui vont suivre.

I

Dans la lutte entre César et Pompée, la population romaine d'Afrique et l'Afrique elle-même prirent une part importante à leurs démêlés. Nous avons vu qu'en 55, lorsque les triumvirs se partagèrent les provinces, l'Afrique était échue à Pompée. Malgré tout l'intérêt qu'il aurait eu, en sa qualité d'intendant des vivres, à commander en personne dans cette province que l'on considérait alors comme le grenier de Rome, il s'était contenté de la faire administrer par ses lieutenants.

La province d'Afrique, organisée après la destruction de Carthage par Scipion Émilien, n'était pas très étendue. Elle consistait en une étroite bande de terrain qui s'étendait en façade le long de la mer, de Thabraca (Tabarca) à Thænæ (Henchir-Thiné). On avait laissé aux fils de Massinissa les grandes plaines fertiles du moyen Bagrada (la Medjerda) et presque toute la côte des Syrtes. Ce royaume, alors gouverné par Juba I^{er}, couvrait ainsi la province contre les incursions des nomades. Cette situation, favorable pour celui que des liens d'amitié ou des traités unissaient au roi de Numidie, pouvait devenir dangereuse pour celui qui l'aurait pour adversaire, car il enveloppait la province romaine de toutes parts. Nous allons en voir un exemple à propos de l'expédition de Curion.

La capitale de la province était Utique (Utica) qui, pendant les guerres puniques, n'avait pas craint de trahir la cause de Carthage pour épouser le parti et les rancunes de Rome. C'est dans ses murs que résidaient ces proconsuls chargés de surveiller les populations libyques et dont l'administration consistait surtout à

pressurer le pays et à en rapporter, au bout d'un an, des fortunes scandaleuses.

Le Sénat lui avait donné le titre de *civitas libera et immunis*, c'est-à-dire exempte de l'impôt foncier et de la contribution personnelle. Il lui avait attribué tout le riche territoire qui s'étendait sur les deux rives du Bagrada, depuis Carthage jusqu'à Hippo Diarrhytos (Bizerte).

Elle était située sur le golfe de Carthage et l'on retrouve ses ruines au lieu connu, de nos jours, sous le nom de Bou-Chateur. Comme elle avait hérité de tout le commerce de Carthage, elle était devenue riche et son port était le plus fréquenté de toute l'Afrique. De nombreux vaisseaux venaient d'Europe, de Sardaigne, de Tyr et de plus loin encore, y apporter les fruits des pays les plus reculés et les produits d'une civilisation déjà florissante. En échange, ils recevaient les marbres de Numidie, les grains et l'huile que l'Afrique produisait en abondance et que les caravanes apportaient de l'intérieur.

C'était donc une cité puissante, admirablement fortifiée et comptant dans ses murs plus de 30,000 habitants. Ses environs étaient le théâtre d'une vie agricole intense. D'épaisses forêts couvraient les montagnes voisines et de nombreuses villas s'élevaient le long du littoral :*multitudine arborum...*, *frumentum, cuius erant plenissimi agri...*, disent les Commentaires de César (*de Bell. civ.*, lib. II, cap. XXXVII).

A quelque distance au sud-est, 16 kilomètres environ, à moitié chemin d'Utique à Carthage, se trouvait l'embouchure du Bagrada, le plus grand fleuve de cette partie de l'Afrique. Prenant sa source près de Khemissa (Thubursicum Numidarum), dans la province de Constantine, il traverse le massif montagneux et boisé qui sépare la Tunisie de l'Algérie et arrose une plaine immense et fertile dans laquelle il se déroule en longs

replis au milieu de pâturages et de champs d'orge et de blé. Près de Béja (Vacca ou Vaga), son lit circule un moment dans des gorges abruptes, puis il reprend son cours à travers les plaines qui s'étendent à l'est de cette ville jusqu'à la mer. En temps ordinaire, son courant est à peine sensible ; mais, que les pluies de l'hiver ou la fonte des neiges viennent à grossir ses affluents, son cours devient bouillonnant et impétueux. Il roule vers la mer des flots chargés de la terre qu'il arrache à ses rives et dévaste tout ce qu'il rencontre sur son passage.

Entre l'embouchure du fleuve et Utique, se trouvait une chaîne de petites collines que je tiens à signaler dès maintenant en raison du rôle qu'elles doivent jouer dans le récit qui va suivre.

Arrondies et basses à leur naissance, elles s'élèvent et se rétrécissent en montant vers le nord. L'extrémité de la chaîne plongeait jadis brusquement dans la mer, à une petite distance d'Utique, formant un cap à la silhouette anguleuse et dure — *præruptum atque asperum*. Le sommet de ce cap, qui dominait la mer de 18 à 20 mètres, est formé d'un plateau de 2 kilomètres de long sur une largeur moyenne de 120 mètres. Il est occupé aujourd'hui par une petite ville arabe désignée, sur les cartes de l'État-Major, sous le nom de Galaat-el-Andeless — la ville des Andalous. D'après la légende, elle aurait été fondée, il y a quatre siècles environ, par les descendants des Maures chassés de l'Andalousie.

Ce plateau portait, à l'époque où se sont déroulés les événements qui nous occupent, le nom fameux de *Castra Cornelia*. C'était là, en effet, que Cornelius Scipion avait campé, cent cinquante ans auparavant, pendant la seconde guerre punique.

Le voyageur, l'archéologue, l'historien qui visitent aujourd'hui les lieux que nous venons de décrire ne sauraient les reconnaître. Les ruines d'Utique, cette ville

maritime si puissante, sont à plus de deux lieues du point le plus rapproché du littoral. Les ports qui servaient alors d'abri à de nombreuses flottes n'existent plus. A leur place s'étendent des marais pestilentiels, couverts de joncs et de roseaux. Le cap sur lequel avaient été dressés, il y a plus de deux mille ans, les *Castra Cornelia*, ne plonge plus ses pentes abruptes dans les flots bleus de la Méditerranée, mais s'élève au bord d'une plaine sablonneuse, semée de nombreux marécages. La Medjerda, l'antique Bagra da, a changé de lit et, remontant vers le nord, coule aujourd'hui entre les ruines d'Utique et la chaîne des *Castra* et se jette dans la mer à 12 kilomètres au nord de Bou-Chateur, non loin de Porto-Farina qui remplace la ville ancienne de Rusucmonia.

Nous avons vu qu'à l'époque de la guerre civile, son embouchure se trouvait au sud des *Castra Cornelia*, entre ceux-ci et les ruines de Carthage. M. A. Daux, qui fut chargé, sous le règne de Napoléon III et par son ordre, de rechercher l'origine et l'emplacement des emporia dans le Zeugis et la Byzacène, a étudié minutieusement la cause des vastes atterrissements qui ont si profondément dénaturé l'aspect de cette région et fait reculer la mer sur une si vaste surface. Il la trouve, avec raison, dans le déplacement graduel du Bagra da. Pendant les dix-neuf siècles qui nous séparent de la campagne de Curion en Afrique, les eaux du fleuve ont accumulé peu à peu, vers son embouchure, des débris de toute sorte, terres, sables, galets, branches d'arbre, racines, qui ont fini par encombrer l'ancien thalweg et ont forcé le fleuve à se creuser un nouveau lit à travers la plaine basse qui s'étendait entre l'ancien et les hauteurs à l'extrémité desquelles s'élevait la ville d'Utique. Successivement il s'est rapproché de ces hauteurs, à mesure que ses atterrissements comblaient le golfe de Carthage et que les vents du nord-est obstruaient les issues en y accumulant les sables de la mer.

Ce dernier phénomène avait été déjà observé dans

l'antiquité. Polybe, qui écrivait plus de deux siècles avant notre ère, signale qu'Amilcar, au cours de ses opérations contre Matho, pendant la guerre des mercenaires, avait remarqué qu'à l'endroit où le fleuve, qu'il appelle Macar, se jette dans la mer, certains vents refoulent les sables et rendent le passage marécageux à l'embouchure.

Peu à peu, les atterrissements se sont consolidés et les nombreux marécages que l'on rencontre dans la plaine ainsi constituée, ne sont plus que les témoins des inondations successives de la Medjerda, jusqu'au jour où, grossie par de fortes pluies ou par la fonte des neiges, elle réussit à s'ouvrir violemment le lit par lequel elle s'écoule aujourd'hui.

C'est à cette cause naturelle que l'on doit attribuer la déchéance et la ruine totale d'Utique. Privée de ses ports, elle vit son commerce anéanti, et Carthage, rebâtie et redevenue la capitale de l'Afrique, hérita de son ancienne importance stratégique et maritime.

II

Le gouvernement de l'Afrique pour l'année 705 de Rome (50-49 av. J.-C.) avait été confié par le Sénat à Tubéron. Quand celui-ci arriva à Utique, il apprit qu'il y avait été devancé par P. Attius Varus, un des plus actifs et des plus dévoués partisans de Pompée, et se vit contraint de remettre à la voile.

Au début de la guerre, cet Attius Varus avait été chargé, concurremment avec le proconsul Lentulus Spinther, de défendre le Picenum et de s'opposer à la marche de César, qui venait de franchir le Rubicon. Il s'était établi à Auximum (Osimo) avec quelques cohortes. A l'approche de César, les habitants l'avaient forcé à

évacuer la ville et ses soldats l'avaient abandonné. Sachant l'Afrique vacante, il s'était empressé de se rendre à Utique et, de sa propre autorité, s'était constitué gouverneur de la province. Comme il l'avait déjà administrée quelques années auparavant, sa connaissance des lieux et ses relations avec les habitants lui permirent de lever rapidement deux légions.

Après la destruction de Carthage, de nombreux négociants de toute sorte, des chevaliers romains, commerçants ou fermiers de l'État, étaient venus s'installer dans la nouvelle province. Ce mouvement d'émigration s'était continué, et l'élément romain et italique s'était répandu et développé rapidement dans le nord de l'Afrique. Il fut donc facile à Varus de trouver sur place les éléments nécessaires pour constituer ces deux légions uniquement avec des citoyens romains. Il est probable que des officiers, partisans de Pompée, n'avaient pas tardé à le rejoindre et qu'il put les utiliser pour encadrer ses nouvelles levées.

Une de ces légions fut installée sous les murs mêmes d'Utique; l'autre fut concentrée à Hadrumetum (Sousse), ancienne colonie phénicienne et ville forte — *oppidi egregia munitio* (Hirtius, B. Af. C. 5) — sur la côte orientale. Une distance de 160 kilomètres environ séparait les deux places.

Nous n'avons pas de données exactes sur l'effectif de ces troupes; mais nous pouvons admettre, d'après ce que nous savons des légions employées par César et Pompée dans leurs différentes opérations, qu'elles devaient présenter, au minimum, un effectif de 6,000 hommes.

Attilius Varus avait trouvé dans le port d'Utique dix galères qui n'avaient pas repris la mer depuis la guerre des pirates, c'est-à-dire depuis 25 ou 30 ans. Il les fit retirer des cales et chargea le jeune Lucius César, fils d'un lieutenant de César pendant la guerre des Gaules et son parent, de les réparer, de les équiper, de les armer et d'en composer une flotte.

Mais tout cela était bien insuffisant pour défendre l'Afrique. Aussi n'hésita-t-il pas à solliciter le concours de Juba, roi de Numidie. Ce dernier n'avait pas oublié que, trente ans auparavant, Pompée avait battu et mis à mort, sous les murs même d'Utique, Hiarbas, le rival de son père qu'il avait rétabli sur le trône. La reconnaissance devait donc l'attacher au parti de Pompée plutôt qu'à celui de César, avec qui, pendant un séjour qu'il avait fait à Rome quelques années auparavant, il avait eu un conflit dont il avait gardé un vif ressentiment. L'année précédente, Curion, étant tribun du peuple, avait proposé au Sénat de réduire la Numidie en province romaine. Il en avait conçu contre lui une haine violente et ne pouvait laisser échapper l'occasion qui s'offrait de la satisfaire. Son concours était des plus précieux ; il avait sous ses ordres une armée nombreuse, car plus tard, quand César lui-même vint en Afrique, il put lui opposer deux légions armées et disciplinées à la romaine, une cavalerie innombrable, un grand nombre de troupes armées à la légère et 120 éléphants.

C'est donc avec empressement qu'il accepta les propositions de Varus, et il envoya de suite à Utique un premier contingent de 400 fantassins et de 600 chevaux.

Curion n'amena avec lui que deux des légions qu'il avait en Sicile. César nous donne comme motif de cette détermination le mépris qu'il avait des forces de son adversaire. Nous en reparlerons tout à l'heure.

Ces deux légions étaient formées de cohortes qui, au début de la guerre, avaient été levées en Italie, chez les Marses, les Péligniens et les peuples voisins, pour le compte de Pompée, par un de ses lieutenants, Domitius Ahenobarbus. Elles avaient fait partie de la garnison de Corfinium (Santo-Perino), la capitale des Péligniens qui habitent la partie la plus élevée des Apennins (les Abruzzes). Quand César s'était présenté devant la

ville et en avait commencé l'investissement, elles s'étaient rendues sans combattre et il les avait incorporées dans son armée.

Le colonel Stoffel (*Hist. de J. César*, Guerre civile, p. 305), estime que les légions formées avec les cohortes qui avaient capitulé à Corfinium présentaient chacune un effectif de 4,000 hommes. Curion emmenait donc en Afrique 8,000 légionnaires, auxquels il adjoignit 500 chevaux.

Cette petite armée pouvait, à la rigueur, suffire contre les deux légions romaines d'Attius Varus, même appuyées par les places fortes d'Utique et d'Hadrumète. Mais elle devenait tout à fait insuffisante en présence des forces que Juba pouvait mettre en ligne à côté de celles de son allié.

L'origine des cohortes qui composaient ces deux légions ne permettait guère, cependant, d'avoir une confiance absolue dans leur fidélité et dans leur dévouement. Les soldats allaient se trouver en présence de troupes ennemies comptant dans leurs rangs des hommes dont ils avaient été les compagnons d'armes et commandés par des chefs auxquels ils avaient eux-mêmes prêté serment quelques mois auparavant. Dans les guerres civiles, le soldat a quelquefois de la peine à reconnaître clairement ses devoirs, et des désertions étaient à craindre. Curion ne semble pas s'être préoccupé outre mesure de cette éventualité qu'il pouvait écarter en s'assurant les moyens d'écraser, du premier coup, son adversaire et en amenant pour cela toute son armée.

César, avons-nous dit, estime que Curion n'emmena avec lui que deux légions quand il pouvait en emmener le double parce qu'il méprisait les troupes de Varus — *copias P. Attii Vari despiciens*. — Mais on peut admettre aussi qu'il n'avait pas à sa disposition les moyens suffisants pour en transporter davantage.

Pompée avait retiré de la Sicile, comme de toutes les provinces maritimes, le plus de navires possible et il est certain que Curion n'en devait avoir qu'un très petit nombre. Nous savons, par le chapitre 23 des Commentaires, que le convoi formé par ses vaisseaux de charge était escorté par douze galères commandées par le questeur M. Rufus ; mais nous n'avons aucun renseignement sur le nombre des vaisseaux qui transportaient les troupes. Nous pouvons, cependant, en faire approximativement le compte. Dans le récit de la traversée d'un convoi portant en Grèce une partie des troupes de César (*Bell. civ.*, III, 28), il est question de deux vaisseaux dont l'un portait 220 légionnaires et l'autre 200. Si nous prenons donc la moyenne de 210 comme représentant le nombre de légionnaires que pouvait porter chaque navire, nous voyons qu'il en fallut 38, au moins, pour transporter les 8,000 légionnaires. En en ajoutant 6 pour les 500 cavaliers et leurs chevaux, on peut estimer que la flotte de Curion était composée de 44 transports et de 12 galères de combat. Peut-être est-ce là le maximum des forces navales dont il pouvait disposer et la raison pour laquelle il dut laisser en Sicile la moitié de son armée.

Est-il possible d'admettre, en effet, qu'il n'était pas renseigné sur l'intervention prochaine de Juba et qu'il ignorait l'importance des ressources dont pouvait disposer le roi de Numidie ?

Cependant, l'affirmation de César porte à le croire et la grandeur de l'échec au-devant duquel il courait semble prouver qu'il s'engagea dans cette affaire avec la plus blâmable légèreté.

III

Qu'était-ce d'abord que ce Curion à qui César avait confié la tâche de soustraire l'Afrique à la domination de Pompée ?

C'était, au dire de Velleius Paterculus (II, 48), un homme « distingué par sa naissance, hardi, doué d'une éloquence fatale au bien public, prodigue de ses biens et de son honneur, de l'honneur et du bien des autres, alliant l'esprit et la perversité ». Criblé de dettes, il s'était attaché à César qui, d'après Appien, l'avait acheté secrètement plus de 1,500 talents, huit à neuf millions de francs. On prétend encore qu'il lui avait fourni les sommes nécessaires à la construction, pendant son tribunat (50), d'un théâtre qui devait dépasser en grandeur et en magnificence tout ce qu'on pouvait imaginer de plus extraordinaire en ce genre. Pline (*Hist. nat.*, xxxvi, 24, 8) en donne une description minutieuse et ne trouve pas de mots assez éloquents pour exhâler l'indignation que lui inspire cette entreprise, qu'il qualifie de criminelle et de folle à la fois.

Quoi qu'il en soit, il avait su jusque-là prouver sa reconnaissance en prenant, partout et toujours, soin des intérêts et de l'honneur de César et en s'appliquant à maintenir et à agrandir sa popularité. Nous l'avons vu, quand le Sénat voulait forcer le proconsul à licencier son armée, demander que l'on appliquât la même mesure à l'armée de Pompée.

Auparavant, un jour que le Sénat venait de voter la mort des complices de Catilina, au nombre desquels quelques-uns voulaient ranger César, plusieurs jeunes Romains de l'entourage de Cicéron coururent sur lui l'épée nue à la main. Curion le couvrit de sa toge et le fit échapper.

Ces divers services avaient rendu cher à César l'ancien tribun du peuple. Jeune et doué de brillantes qualités, il avait, certes, de quoi séduire. Mais avait-il la sûreté de jugement et l'expérience propres à lui assurer des succès d'un autre ordre ?

Les services militaires qu'il avait rendus depuis le début de la lutte se réduisaient, en somme, à peu de

chose. Il n'avait pas encore eu l'occasion de donner, sur ce point, la mesure de son caractère et de son intelligence de la guerre.

Le 21 décembre 50, quatre jours après son entrée en Italie, César le charge de s'emparer, avec trois cohortes, d'Iguvium (Gubbio en Ombrie) que le prêteur Thermus occupait, au nom de Pompée, avec une garnison de cinq cohortes, et d'où il pouvait le couper de la Gaule pendant qu'il s'avancerait dans le Picenum. Le 25, Curion arrive devant la place. On venait d'y apprendre que, depuis trois jours, Pompée avait quitté Rome et s'était retiré à Capoue avec une partie du Sénat. Thermus, sachant que la population tenait pour César, sortit d'Iguvium avec ses cinq cohortes de recrues qui se débandèrent, et Curion occupa la ville sans coup férir.

Pendant l'investissement de Corfinium, qui dura du 18 au 24 février 49, César avait confié à Curion le commandement d'un camp établi à l'ouest de la place avec mission de barrer la voie Valeria et un défilé par où la garnison pourrait tenter une sortie. Mais celle-ci capitula, et Curion perdit encore l'occasion de montrer ses qualités militaires et son aptitude au commandement.

Chargé de s'emparer de la Sicile que Caton devait défendre, il y arriva avant que celui-ci y eût amené une seule cohorte et s'y installa sans résistance.

Pendant qu'il y commandait en attendant le moment de passer en Afrique, il avait manqué de vigilance et s'était laissé surprendre par une flotte de 16 galères que Pompée envoyait à Massilia sous le commandement de Lucius Nasidius. Celui-ci parut à l'improviste devant Messine, y jeta l'épouvante et vint enlever un vaisseau dans le port.

Voilà donc à quoi se bornait le passé militaire et toute l'œuvre guerrière de Curion au moment où il allait entreprendre son expédition en Afrique. Aussi, César lui avait-il adjoint un certain C. Caninius Rebilus, qu'il

avait pu apprécier pendant la guerre des Gaules où il s'était distingué. Mais les meilleurs conseils, émanant même d'un homme de guerre éprouvé, ne sauraient donner à un chef d'armée les qualités qui lui manquent. L'intelligence peut suffire pour concevoir les dispositions à prendre ; mais il faut qu'elle soit doublée d'autres qualités morales qui constituent le caractère.

C'est le caractère qui permet d'exécuter les conceptions de l'intelligence, qui fait supporter le fardeau de la responsabilité sans en être entravé au moment décisif ; en un mot, c'est lui qui fait agir. Le chef d'armée doit avoir un caractère ferme, un esprit calme et résolu, un jugement sain, de l'imagination et posséder de grandes connaissances en tout genre.

Or, si Curion était intelligent, il avait un caractère ardent et passionné, manquait de calme et de mesure et était incapable, malgré les conseils de Rebilus, de mener à bien une entreprise aussi délicate que celle qui lui avait été confiée.

IV

Le colonel Stoffel, dans son histoire de J. César (Guerre civile), établit que Curion a dû quitter la Sicile le 5 juillet 49 (style Julien, — 5 août 705 de Rome). Sa flotte, commandée par le questeur Marcus Rufus, se composait, comme nous l'avons déjà établi, de 44 transports environ, escortés par 12 galères de combat. Il est probable qu'elle partit de Lilybée (Marsala), le port de la Sicile le plus rapproché de la côte d'Afrique.

Après une traversée de deux jours et trois nuits, elle aborda à Aquilaria, le 8 juillet, dans une rade assez bonne en été et garantie par deux promontoires. On croit avoir retrouvé les ruines de ce petit port à quelque distance au Sud-Ouest du cap Bon (Hermœum promon-

torium) sur la baie de la Tonnara (Guérin, *Voy. en Tunisie*, II, p. 223), non loin de celles de la ville phénicienne de Missua (Henchir Sidi Daoud en Noubi, Id. p. 219 et 220), sur le golfe de Carthage. Lucius César, qui croisait non loin de là, dans les parages de Clypea (Kelibia), n'osa pas, avec ses dix galères, s'opposer au débarquement. Il s'enfuit vers le Sud, échoua sa trirème sur le rivage et gagna par terre Hadrumetum, où ses autres navires s'étaient réfugiés. Rufus le suivit quelque temps avec ses douze galères, puis ayant aperçu la trirème qu'il avait abandonnée près de la côte, il la prit à la remorque et vint rejoindre Curion à Aquilaria.

Celui-ci lui donna l'ordre de gagner Utique avec la flotte, pendant que lui-même s'y rendrait, par terre, avec les troupes.

Dans ses Commentaires, César dit que l'armée atteignit le Bagrađa en deux jours de marche. Il y a là, évidemment, une erreur. La distance à parcourir était d'environ 110 kilomètres. Comment admettre que les légions de Curion, composées de recrues, pesamment armées, marchant en plein été, dans un pays montagneux, sous un climat brûlant auquel elles n'étaient pas habituées, n'ayant pas de bonnes routes à leur disposition, au moins pendant la plus grande partie du trajet, aient pu parcourir cette distance en deux journées seulement ? La moyenne des étapes, à cette époque, ne dépassait que rarement 25 kilomètres. On doit donc admettre que ce n'est que le cinquième jour, c'est-à-dire le 13 juillet, que l'armée de Curion atteignit le Bagrađa.

Nous avons vu, d'autre part, qu'une des légions de Varus tenait garnison à Hadrumetum. Elle était commandée par C. Considius Longus. Aussitôt prévenu de l'arrivée de la flotte de Rufus et du débarquement des troupes, Varus envoie à Considius l'ordre de le rejoindre. D'Hadrumetum à Utique, il y a 160 kilomètres. En admettant que les courriers de Varus aient pu franchir cette distance en vingt-quatre heures et que

Considius se soit mis en route aussitôt, il dut bien mettre quatre jours, à marches forcées, pour arriver à Utique. Or, le chapitre 27 du livre II de la Guerre civile nous apprend que le lendemain de l'arrivée de Curion sur le Bagrada, c'est-à-dire le 14 juillet, les deux légions de Varus se trouvaient réunies. Cette constatation vient à l'appui de ce que nous avons avancé, d'accord, en cela, avec le colonel Stoffel, c'est que, débarqué le 8 juillet, Curion n'a dû arriver que le 13 aux environs d'Utique.

Laissant ses légions sur le Bagrada, sous les ordres de C. Caninius Rebilus, il alla reconnaître, avec sa cavalerie, les *Castra Cornelia* dont la réputation, comme position avantageuse, lui était connue. Du haut du promontoire qui n'est, à vol d'oiseau, qu'à quatre kilomètres à peine des remparts d'Utique, les cavaliers eurent sous les yeux un panorama d'une inexprimable grandeur.

Au delà d'un ravin aux pentes abruptes, s'étend une petite chaîne de hauteurs courant de l'Ouest à l'Est et se terminant par un cap peu saillant, précédé d'une île à son extrémité. La ville est bâtie sur les trois versants de ce cap. De hautes murailles, précédées d'un fossé et flanquées de tours rondes, l'entourent de toutes parts. Sur les plateformes, des machines de guerre sont disposées, prêtes à croiser leur tir sur les assaillants. Au delà des remparts, les maisons de la ville, blanchies à la chaux, aux toitures rouges ou brunes, sont dominées par une vaste citadelle dont les murailles crénelées se profilent sévèrement sur l'azur du ciel.

L'île, sorte de sentinelle avancée de la cité du côté de la mer, est elle-même entourée de puissantes fortifications dominant les larges quais du port marchand, qu'elles mettent à l'abri, non seulement de l'attaque d'une flotte ennemie, mais encore des caprices des vents et de la mer. Au delà, vers le Nord-Ouest, se découvrent l'arsenal et le port de guerre. De nombreux navires sont à l'ancre dans les deux ports.

Cet ensemble sévère, ces fortifications gigantesques, témoins de l'antique civilisation phénicienne, cette architecture sans élégance et sans ornements, aux formes rondes et dépourvues d'angles saillants, ne visant, dans leur puissance massive, qu'à l'indestructibilité, durent frapper d'étonnement Curion et ses cavaliers.

En dehors de la ville, au pied même des remparts qui faisaient face aux *Castra Cornelia*, s'élève un théâtre semi-circulaire, de construction sans doute assez récente, contrastant étrangement par son architecture gréco-latine avec les sombres murailles des fortifications phéniciennes. Le camp de Varus, installé hors des murs et en avant d'une porte nommée Bellica, appuie son flanc gauche aux portiques mêmes de ce théâtre, dans une position qui paraît inexpugnable.

En avant et à une courte distance, tout proche du rivage, se dresse un édifice carré, flanqué d'une haute tour ronde, comme les Phéniciens avaient coutume d'en élever sur le littoral pour le service des transmissions télégraphiques et qui avait dû servir jadis aux Uticéens pour communiquer avec Carthage.

Tout autour de la ville, des fermes, des villas, des jardins, des cultures de toutes sortes. Au delà, vers le Nord, au milieu de teintes bleuâtres et indécises, se profilent, comme fond du tableau, les montagnes boisées qui viennent mourir au cap d'Apollon (ras Sidi-Ali-el-Mekki), près de Rusucmonia (Porto-Farina).

Les chemins qui aboutissaient à Utique étaient, à ce moment, couverts d'une foule d'habitants de la campagne qui se réfugiaient dans la ville, chargés de tout ce qu'ils pouvaient emporter. Curion lance sur eux sa cavalerie pour faire du butin. Varus envoie à leur secours les 600 cavaliers et les 400 fantassins que Juba lui avait fournis comme premier renfort. La cavalerie numide ne peut soutenir le choc. Après une courte mêlée, elle

tourne bride et regagne le camp sous les murs de la ville, laissant 120 hommes sur le terrain.

Sur ces entrefaites, Rufus arrivait avec ses galères devant le port d'Utique. Deux cents vaisseaux de charge portant de nombreux approvisionnements pour les troupes de Varus s'y trouvaient réunis. Curion fait signifier à ceux qui les commandent d'avoir à se rendre sans retard au pied du promontoir des *Castra*, sous peine d'être traités en ennemis. A cette menace, tous lèvent l'ancre, abandonnent Utique et se rendent au mouillage désigné. Cette facile capture assurait aux troupes de Curion d'abondantes ressources.

Jusqu'ici, la fortune semble sourire aux partisans de César. La traversée, le débarquement, la marche sur Utique ont eu lieu sans encombre. Le premier engagement a affirmé la supériorité de la cavalerie de Curion sur les auxiliaires numides de Varus. La flotte de ce dernier, dispersée sans avoir combattu, laisse à son rival la possession de la mer, et la prise de deux cents transports chargés de vivres vient d'amener l'abondance dans son armée. A la nouvelle de ces premiers succès, les légions accueillent Curion par des cris de joie et, à son retour au camp du Bagrada, elles lui décernent, à l'unanimité, le titre d'*imperator*.

Le lendemain, 14 juillet, il marche sur Utique avec toutes ses troupes et se dispose à établir son camp en face de celui de Varus. Des avant-postes et des patrouilles de cavalerie protègent les légionnaires occupés à élever les retranchements. Tout-à-coup, les patrouilles annoncent qu'un renfort considérable de fantassins et de cavaliers, envoyé par Juba, se dirige vers la ville. Déjà on aperçoit l'avant-garde au milieu d'un nuage de poussière. Curion lance sa cavalerie, fait cesser le travail et range ses légions. Surpris dans leur marche, les Numides sont culbutés sans avoir même le temps de se mettre en état de défense. L'infanterie est dispersée et

s'enfuit en désordre, perdant un grand nombre d'hommes. La cavalerie réussit à gagner Ulique en suivant le rivage. Les légions de Curion n'eurent pas à combattre ; elles n'avaient pas achevé de prendre leur ordre de bataille que tout était terminé. Elles continuèrent à fortifier leur camp.

Ce nouveau succès semblait assurer au jeune lieutenant de César un triomphe rapide. Malheureusement, un de ces événements, comme il s'en produit souvent au cours des guerres civiles, allait jeter le trouble dans l'armée et compromettre gravement l'effet moral produit par ces heureux débuts.

Nous avons vu que les légions de Curion avaient été formées avec des cohortes qui avaient autrefois fait partie de l'armée de Pompée et avaient capitulé à Corfinium. Dans la nuit qui suivit la défaite des seconds renforts envoyés par Juba, celle du 14 au 15 juillet, deux centurions marse quittaient le camp de Curion avec 22 soldats de leurs compagnies et passèrent dans celui de Varus. Conduits devant lui, ils lui affirmèrent, soit pour lui être agréable, soit parce qu'ils le croyaient réellement, que Curion s'était aliéné l'affection de ses troupes et qu'il suffirait, pour entraîner leur défection, de donner aux soldats des deux armées l'occasion de se parler. On croit aisément ce que l'on désire, disent, à ce propos, les Commentaires de César, et l'on espère facilement trouver chez les autres ses propres sentiments — *quæ volumus et credimus libenter, et quæ sentimus ipsi, reliquos sentire speramus*.

Le lendemain donc, Varus fait sortir ses légions de leur camp et les range en bataille. Curion s'empresse de l'imiter et déploie également ses troupes. A cette époque, l'honneur des armes obligeait tout commandant d'armée à sortir de son camp si l'adversaire lui offrait la bataille, alors même que les circonstances devaient l'empêcher de l'accepter. Un général qui n'aurait pas immédiate-

ment pris ses dispositions de combat lorsque l'ennemi venait lui-même de sortir de son camp, eût été déconsidéré à tout jamais aux yeux de ses soldats.

Les deux armées se trouvent donc bientôt en présence, toutes deux en ordre de bataille et séparées seulement par un étroit ravin. Dans le camp de Varus se trouvait un certain Sextus Quinctilius Varus, ancien questeur de l'armée de Pompée et qui avait capitulé à Corfinium avec les cohortes de Domitius Ahenobarbus. A part quelques centurions qui étaient demeurés fidèles à la cause de Pompée, c'étaient donc les mêmes hommes, les mêmes manipules qu'il avait autrefois commandés qu'il voyait devant lui. Il se porta en avant des troupes et se mit à haranguer les soldats de Curion. Il leur rappela le serment qu'ils avaient autrefois prêté à Domitius et à lui-même, les conjurant de ne pas combattre leurs anciens frères d'armes, des hommes qui avaient partagé avec eux les souffrances et les dangers d'un siège, et d'abandonner leurs chefs actuels pour lesquels ils ne seraient jamais que des transfuges. Il leur promit enfin qu'Attius Varus et lui-même leur donneraient des preuves de leur générosité s'ils se ralliaient à eux.

Les soldats de Curion l'écoutèrent en silence; personne ne manifesta ses sentiments et les troupes des deux partis rentrèrent dans leurs camps respectifs.

Cependant, le discours de Quinctilius Varus n'était pas sans avoir produit une certaine impression sur l'esprit des soldats. Toutes les conversations ne roulèrent, naturellement, que sur cet incident. Chacun se mit à répéter et à commenter les paroles du questeur, et le trouble se mit dans les consciences.

« En guerre civile, chacun peut faire ce qu'il veut et suivre le parti qui lui plaît. Ceux qui ont déserté la nuit précédente ont peut-être bien fait ». — Tels sont les discours qui se tiennent, les propos qui se répètent. Les Marses, les Péligniens qui avaient été incorporés dans les cohortes prises à Corfinium rappellent à leurs

compagnons qu'il y a peu de temps ils servaient dans les rangs de leurs adversaires et que, peut-être, le devoir était d'y retourner. La fidélité des troupes commençait à être sérieusement ébranlée.

Avisé de ce qui se passe, Curion s'empresse d'assembler un conseil de guerre. Quelques officiers, persuadés que dans une telle disposition morale, rien ne peut être plus dangereux que l'inaction, proposent d'attaquer sans retard le camp de Varus. D'autres, au contraire, conseillent de partir au milieu de la nuit et de se retirer au camp cornélien où l'on aurait le temps de calmer l'esprit des soldats, de rétablir le moral des troupes, et d'où il serait facile, en cas d'insuccès, de regagner la Sicile au moyen de la nombreuse flotte dont on disposait.

Ni l'un ni l'autre de ces avis ne reçut l'approbation de Curion. Le premier lui semblait trop hardi, le second trop timide. Comment attaquer et forcer un camp défendu par la nature et par l'art comme l'était celui de Varus? En cas d'échec, c'était la ruine définitive de l'expédition. Quant à se retirer pendant la nuit, il n'y fallait pas songer davantage. Le soldat ne verrait dans cette retraite qu'une fuite honteuse, propre à assurer le mécontentement de l'armée et le découragement de tous. La nuit donne confiance aux malveillants, dont la crainte et la honte entravent souvent les desseins quand il s'agit de les exécuter en plein jour. Les opérations de nuit, difficiles en tout temps, sont particulièrement délicates en temps de guerre civile où, chez le soldat, la crainte du danger l'emporte souvent sur la force du serment. L'ennemi ne verrait d'ailleurs, dans cette retraite, qu'une preuve de faiblesse et sa confiance en serait augmentée d'autant.

Ces diverses considérations durent engager Curion à rejeter ces avis et à tenter d'un autre moyen pour raffermir la fidélité de ses soldats. Après le conseil, il les convoque dans le prétoire et commence à les haran-

guer. Dans un discours plein d'habileté où « l'élévation des sentiments s'alliait à la juste appréciation des faits » (Stoffel. *Hist. de J. César.*, L. III, p. 105), il leur rappelle l'affection qu'ils ont témoignée à César devant Corfinium et comment leur zèle et leur exemple ont entraîné la majeure partie de l'Italie. C'est à eux que César a confié le soin de lui rallier la Sicile et l'Afrique sans lesquelles il ne pouvait conserver Rome et l'Italie. Il invoque ses succès en Espagne et leur demande s'ils veulent l'abandonner au moment où la fortune s'est déclarée pour lui et où ils vont recueillir le fruit de leurs services. Il leur rappelle les succès qu'ils viennent de remporter ensemble et qu'ils voudraient renier pour se ranger du côté des vaincus. — « Répudierez-vous de tels chefs et de tels succès, — leur dit-il enfin, — pour accepter en échange la honte de Corfinium, les frayeurs de l'Italie, la perte des Espagnes et les tristes préludes de la guerre d'Afrique ? Je voulais être appelé soldat de César, et vous m'avez nommé *imperator*. Si vous regrettez cette faveur, reprenez-la : rendez-moi mon nom, afin qu'on ne dise pas que vous ne m'avez honoré que pour me faire injure ».

A ces paroles, les légionnaires qui l'avaient fréquemment interrompu, s'indignent d'avoir pu être soupçonnés de trahison et, quand il se retirent, ils le conjurent de compter sur eux, de mettre à l'épreuve leur bonne volonté et leur courage et de ne pas hésiter à livrer bataille.

Assuré désormais de la fidélité de ses troupes, Curion prit la résolution de saisir la première occasion de les mener au combat.

Dès le lendemain, 16 juillet, il les fit sortir de leur camp et les rangea sur les emplacements qu'elles avaient occupés l'avant-veille. Attius Varus s'empressa de l'imiter, espérant débaucher les soldats de Curion ou trouver une occasion propice de combattre avec avantage.

Les deux armées étaient à peu près de même force ; un ravin étroit, à pentes raides et difficiles, les séparait. Chacun des deux généraux attendait que l'autre se risquât à le franchir, de façon à se trouver lui-même dans la situation la plus avantageuse pour en venir aux mains. La tactique employée à cette époque voulait, en effet, que l'on attendît, dans une position dominante, l'attaque de l'adversaire. C'était une conséquence forcée de la nature des armes. Le légionnaire, pesamment armé, ne pouvait gravir que difficilement des pentes un peu raides. S'il était obligé de le faire, il arrivait essoufflé sur l'ennemi qui, fondant sur lui de haut en bas, en avait plus facilement raison. On n'attaquait donc une armée postée sur des hauteurs que quand il était impossible de faire autrement ou que des circonstances particulières permettaient de le faire avec de grandes chances de réussite.

Dans le cas qui nous occupe, l'escarpement des berges du ravin séparant les deux armées plaçait dans une situation notoirement désavantageuse celui qui se risquerait le premier à le franchir pour engager le combat.

Après une assez longue attente, Varus se décida à faire attaquer l'aile droite de Curion par la cavalerie numide, appuyée par l'infanterie légère.

Cette cavalerie africaine, bien que battue déjà deux fois par celle de Curion, n'était cependant pas à dédaigner. Elle était particulièrement apte à opérer la démonstration dont Varus venait de la charger et qui n'avait, probablement, d'autre but que de déterminer son adversaire à descendre dans le ravin où il lui serait ensuite facile de l'écraser. Voici comment la cavalerie numide opérait d'habitude. Elle s'avancait, entremêlée de fantassins armés à la légère et d'archers à pied. Soudain, elle se jetait sur l'ennemi avec la dernière impétuosité ; si elle réussissait à l'enfoncer au premier choc, il était perdu et il lui devenait impossible de se

reformer. Si, au contraire, l'ennemi résistait à cette première attaque, elle tournait bride et s'éparpillait de côté et d'autre, puis venait se rallier sous la protection des fantassins, qui lançaient une grêle de traits sur l'adversaire afin d'arrêter toute poursuite. Aussitôt rassemblés, les cavaliers recommençaient l'attaque jusqu'à trois et quatre fois, fatiguant incessamment les troupes ennemies. Les Numides, cavaliers ou fantassins, étaient des hommes hardis, vigoureux et capables des plus grands efforts. Au combat, ils étaient vraiment redoutables, et les légionnaires romains, lourdement armés et peu mobiles, en avaient fait souvent l'expérience dans les guerres contre Annibal.

Curion ne se laisse pas surprendre. Dès que la cavalerie adverse a gagné le fond du ravin, il lance la sienne en la faisant appuyer par deux cohortes de Maruciniens, vigoureux montagnards du Haut Apennin. Les Numides ne purent soutenir le choc; la cavalerie s'enfuit à fond de train, abandonnant son infanterie légère qui fut enveloppée et massacrée jusqu'au dernier homme sous les yeux de l'armée de Varus.

Rebilus, que son expérience de la guerre avait fait attacher par César à la personne de Curion, jugeant le moment décisif, l'engage à ne pas différer une attaque générale et à profiter du trouble qui se manifeste dans les rangs de l'ennemi. Curion parcourt le front des légions, rappelle à ses soldats leurs serments de la veille et s'élance le premier. Toute la ligne se précipite dans le ravin et aborde la berge opposée. La pente en est si raide que son élan se trouve un instant arrêté. Les soldats des premiers rangs ne peuvent la gravir que soutenus et poussés par ceux qui les suivent.

Les légionnaires de Varus, encore sous l'impression du massacre des fantassins numides, abandonnés par leur cavalerie, sont pris de panique. Sans même attendre que l'assaillant soit à portée du trait, ils tournent le dos et s'enfuient en désordre.

Un centurion de l'armée de Curion, du nom de Fabius, Pélignien d'origine, avait mis tant d'ardeur dans la poursuite, qu'il eut bientôt atteint les derniers rangs des fuyards. Feignant d'être un des leurs, il se mit à appeler Varus de toutes ses forces. Celui-ci, l'ayant entendu, lui demanda ce qu'il lui voulait. Pour toute réponse, Fabius lui porta à l'épaule un vigoureux coup d'épée que Varus réussit à parer avec son bouclier. Aussitôt enveloppé, le courageux centurion périt percé de mille coups.

Aux portes du camp, le désordre était à son comble. La foule des fuyards obstruait les issues et un grand nombre de soldats y périt, les uns tués par les vainqueurs, les autres écrasés par leurs propres compagnons. Peu s'en fallut que le camp lui-même ne fût forcé et occupé par les troupes de Curion. Mais ses légionnaires n'étaient armés que pour le combat et n'avaient pas les machines nécessaires pour un assaut. Les difficultés du terrain, le voisinage des fortifications déterminèrent Curion à les ramener dans leur camp. A part Fabius, il n'avait pas perdu un seul homme.

Au contraire, les légions de Varus comptaient environ six cents morts et mille blessés, qui se réfugièrent dans la ville avec bon nombre d'autres fuyards que n'avait pas atteints le fer de l'ennemi.

Voyant ses troupes absolument démoralisées, il les fit rentrer dans Utique vers le milieu de la nuit, ne laissant que quelques tentes dressées et un trompette qui continuerait à donner le signal pour la relève des sentinelles, afin de faire croire que le camp était toujours occupé.

V

Dès le lendemain, 17 juillet, Curion, ayant résolu d'en-

treprendre le siège d'Utique, fit commencer les travaux de circonvallation.

Les habitants étaient peu disposés à subir les rigueurs d'un siège. La plupart étaient des Phéniciens, uniquement adonnés au commerce, et n'avaient jamais porté les armes. Les partisans de César étaient nombreux. Aussi supplièrent-ils Varus de ne pas continuer la résistance et de rendre la place. Sur ces entrefaites, des envoyés de Juba purent entrer dans la ville. Ils y annoncèrent que le roi s'avancait à la tête de forces considérables et engagèrent Varus et les Uticéens à résister jusqu'à son arrivée.

De son côté, Curion avait reçu les mêmes renseignements. Mais sa confiance était telle qu'il n'en voulut rien croire — *tantam habebat suarum rerum fiduciam* ! Le bruit des récents succès de César en Espagne venait de se répandre dans toute l'Afrique, et il en avait conclu que le roi de Numidie, rendu plus prudent par ces nouvelles, n'oserait rien entreprendre contre lui.

Des renseignements plus certains ne tardèrent pas à lui apprendre que l'armée numide approchait réellement et que son avant-garde n'était plus qu'à vingt-cinq milles (37 kilom. 1/2) d'Utique. La situation devenait donc périlleuse ; aussi, jugeant, avec raison, qu'il ne pouvait rester sous les murs de la ville sans courir le risque d'être investi lui-même et coupé de ses communications avec la flotte, il abandonna ses ouvrages et se retira aux *castra Cornelia*.

Dans cette position réputée inexpugnable, en raison des travaux que Scipion y avait jadis élevés et qu'il lui était facile d'augmenter et de compléter, il pourrait attendre les événements et appeler près de lui, avant de reprendre l'offensive, les troupes qu'il avait laissées en Sicile. Il s'occupa immédiatement d'y rassembler des approvisionnements et les matériaux nécessaires à la construction des machines de guerre. Il y avait de l'eau, du sel que les salines voisines fournissaient en abon-

dance; la campagne était riche en blé; il était donc facile de s'y concentrer et d'attendre l'occasion favorable pour reprendre les opérations — *expectare et bellum ducere*.

Les Commentaires ne permettent pas de fixer le temps que Curion passa devant Utique, ni celui pendant lequel il séjourna aux *castra*. Mais il est à croire que les événements se succédèrent avec la plus grande rapidité, car on ne saurait admettre que Juba, qui se trouvait le lendemain de la défaite de Varus à 37 kilomètres d'Utique, soit resté, même un seul jour, dans l'expectative et n'ait pas continué sa marche en avant.

Il est donc probable que c'est le 18 juillet que Curion s'est retiré aux *castra*. Le lendemain, 19, pendant qu'il s'y préparait à la résistance, des transfuges, sortis de la ville, vinrent lui raconter que Juba était retenu dans ses états pour régler des différends qu'il avait avec les habitants de Leptis (Lemta) et qu'il venait d'entrer en guerre avec des peuplades voisines. Les bruits qui avaient couru la veille sur son arrivée prochaine étaient faux et, seul, Sabura, son lieutenant, était dans le voisinage avec quelques renforts.

Curion eut l'imprudence de se fier à ces porteurs de fausses nouvelles. Son caractère ardent et passionné ne pouvait s'accommoder des lenteurs d'une guerre défensive. Aveuglé par ses premiers succès, il ne pouvait croire que la fortune allait sitôt cesser de lui sourire. Aussi accueillit-il, sans les contrôler, les renseignements qu'un ennemi perfide lui faisait parvenir. Comme ils répondaient à ses plus ardents désirs, il donna, tête baissée, dans le piège qui lui était tendu.

Plein de joie à l'espoir d'un nouveau et facile succès, il fait partir sa cavalerie à l'entrée de la nuit, vers 9 heures du soir probablement, avec mission de sur-

prendre et de détruire le contingent de Sabura avant qu'il ait pu faire sa jonction avec Varus.

Après quelques heures de marche, cette cavalerie tombe comme la foudre sur le campement des Numides qui ne se gardent pas, en sabre une partie et disperse le reste. Puis elle rebrousse chemin et revient vers les *castra*, emmenant un certain nombre de prisonniers et rapportant du butin.

Vers 3 heures du matin, Curion part à son tour avec quinze cohortes, laissant les cinq autres à la garde du camp, sous les ordres de M. Rufus. Après avoir marché six milles (9 kilomètres), il rencontre sa cavalerie rapportant ses trophées. Il interroge les prisonniers, qui lui confirment que leur camp était bien commandé par Sabura. Mais il se garde de leur demander des nouvelles du roi et du reste de l'armée. Les renseignements qu'il vient d'obtenir concordent donc avec ceux des transfuges de la ville. Les cavaliers, de leur côté, exagèrent l'importance de leur exploit et étalent aux yeux des légionnaires les nombreuses dépouilles qu'ils viennent de ramasser dans le camp ennemi. L'ardeur de tous en est excitée, et c'est avec la légèreté la plus impardonnable que Curion ordonne à sa cavalerie de faire demi-tour et de le suivre à la poursuite des débris du contingent de Sabura.

Les cavaliers avaient déjà marché toute la nuit et beaucoup avaient peine à suivre. Un certain nombre dut s'arrêter et les autres n'arrivèrent en vue de l'ennemi qu'exténués et à peu près incapables de combattre.

Juba s'était arrêté pour passer la nuit, avec le gros de ses forces, à six milles (9 kilomètres) en arrière de son lieutenant. Informé de ce qui venait de se passer, il s'était empressé de lui envoyer deux mille cavaliers espagnols et gaulois, qui formaient sa garde habituelle, avec un corps de sa meilleure infanterie. Lui-même avait levé le camp et s'avancait lentement avec le reste de son armée et soixante éléphants.

Sabura s'était bien douté que la cavalerie qui l'avait surpris pendant la nuit n'était que l'avant-garde de l'armée romaine et que celle-ci n'allait pas tarder à paraître. Il avait donc pris ses dispositions pour la recevoir et venger l'échec qu'il venait de subir.

Il y avait longtemps qu'il faisait jour quand les deux armées se trouvèrent en présence. Les troupes de Curion avaient marché une partie de la nuit, la chaleur était excessive et tout le monde tombait de fatigue.

Mettant en action la tactique de ruses et d'embuscades habituelle aux indigènes africains, Sabura fit mine de se retirer devant les troupes romaines, afin de les attirer et de n'engager la bataille que lorsqu'il serait assez près du gros commandé par Juba pour être certain de les écraser à coup sûr.

A cette vue, Curion se croit assuré du succès. Il attribue à la peur cette retraite qui n'était qu'une feinte. Il range ses troupes en bataille dans la plaine et s'arrête un instant pour leur permettre de reprendre haleine. Quant à sa cavalerie, elle était réduite à 200 chevaux, dont la plupart étaient à bout de forces.

Enfin, le moment paraît propice à Sabura. Laissant son infanterie en position, il fait avancer sa cavalerie. Curion, de son côté, lance ses 200 cavaliers qui accomplissent des prodiges de valeur et d'énergie. Partout où ils abordent l'ennemi, ils le forcent à plier; malheureusement, les chevaux sont rendus; il leur est impossible de poursuivre les fuyards pour les empêcher de se rallier et d'assurer le succès.

La cavalerie numide revient à la charge; elle s'étend sur les deux ailes, déborde les cohortes de Curion et les prend à revers. Malgré la fatigue, la soif et la chaleur, les légionnaires combattent avec rage. Les cohortes qui sont serrées de trop près chargent avec la plus grande vigueur. Mais les cavaliers numides se gardent bien d'attendre le choc. Ils reculent, puis reviennent à la

charge pour empêcher les cohortes qui se sont détachées de rentrer en ligne.

Déjà de nombreux blessés encombre les rangs. L'ennemi, qui enveloppe les légions de toutes parts, ne leur permet ni de se retirer du combat, ni de se mettre à l'abri. A tout instant des troupes fraîches envoyées par Juba viennent soutenir l'effort des premiers combattants et augmenter leur ardeur. Les jeunes soldats de Curion commencent à perdre courage. Le spectacle des morts, les plaintes des blessés, jettent le désespoir dans l'âme de ceux qui peuvent encore combattre, et les souffrances physiques ont bientôt raison de ce qui leur reste de force et d'énergie.

Curion parcourt les rangs et essaie en vain de ranimer les courages. Voyant que la situation est désespérée, il songe enfin à la retraite. Il donne l'ordre de gagner les hauteurs voisines et y dirige les enseignes. Mais Sabura, qui a deviné son dessein, y envoie rapidement sa cavalerie et s'en empare le premier.

Ce dernier espoir perdu, les soldats romains se débandent, offrant une proie facile aux cavaliers numides qui les sabrent sans merci. La plupart n'essaient même pas de résister et se laissent massacrer sans se défendre.

C'en est fait de l'armée de Curion. Le préfet de la cavalerie, Cnéus Domitius qui escortait le propréteur avec quelques-uns de ses meilleurs cavaliers, l'engage à quitter le champ de bataille et à regagner les *castra*. Le jeune lieutenant de César lui répond qu'il ne survivra pas à la perte de l'armée et se fait tuer en combattant, cherchant à racheter par une mort héroïque les fautes qu'il vient de commettre.

Ses quinze cohortes et la majeure partie de sa cavalerie furent massacrées presque jusqu'au dernier homme. En mettant le pied sur ce champ de carnage, Juba n'eut plus qu'à savourer sa vengeance.

Le récit que César nous a laissé de cette sanglante

bataille qui, selon toutes les probabilités, fut livrée le 20 juillet 49 av. J.-C., ne permet guère de fixer exactement le point sur lequel elle eut lieu. Tout ce que l'on en sait, c'est qu'il doit se trouver dans les environs du Bagrada et sur la rive gauche de son ancien lit. Les auteurs qui en parlent la désignent sous le nom de bataille du Bagrada.

Le colonel Stoffel, qui a fait des différentes campagnes de cette guerre civile une étude si complète et une critique si judicieuse, a essayé d'en déterminer l'emplacement d'une façon un peu plus précise.

D'après lui, la distance de seize milles (24 kilomètres) (*J.-C. Bell. civ. II. c. XI. I*) qui, d'après les commentateurs, sépare le camp Cornélien de l'endroit où Curion a fait arrêter son armée pour lui permettre de prendre un peu de repos avant d'attaquer les Numides, doit être inexacte. Il ne peut pas admettre, et je partage entièrement son avis, que la cavalerie de Cnéus Domitius, qui avait déjà parcouru cette distance de seize milles, qui avait combattu et que Curion rencontre à six milles de son camp, c'est-à-dire au moment où elle a déjà parcouru vingt-six milles, soit 39 kilomètres, ait pu dans la même nuit, parcourir de nouveau les 15 kilomètres qui la séparaient du camp ennemi et faire, en tout, 54 kilomètres sans débrider.

Il suppose que, dans le membre de phrase : *confecto jam labore exercitu XVI millium spatio*, le mot *exercitu* a du être substitué, par erreur, au mot *equitatu* et que c'est la cavalerie qui, seule, avait parcouru seize milles (24 kilomètres), soit : 16 kilomètres pour atteindre le camp de Sabura et 7 kil. 1/2 dans la direction des *castra*, puisque l'infanterie, partie à 3 heures du matin, l'avait rencontrée après avoir, elle-même, parcouru six milles (9 kilomètres).

Dans ces conditions, l'infanterie n'aurait fait que 16 kilomètres 1/2 avant d'arriver sur le champ de bataille, ce qui n'a rien d'excessif. On doit attribuer sa grande

fatigue à ce qu'elle avait passé une partie de la nuit sous les armes et en marche, ainsi qu'à la chaleur écrasante de la fin de juillet à laquelle les soldats romains n'étaient pas encore habitués. J'ai voyagé, moi-même, à la même époque de l'année, avec des troupes entraînées déjà par trois mois de campagne, dans les plaines de la Medjerda, et nous dûmes souvent réduire nos étapes, même au-dessous de 16 kilomètres.

Parties à 3 heures du matin des *castra*, les cohortes de Curion ne durent arriver en vue de l'ennemi que vers 8 heures. Les cavaliers étaient à cheval depuis la veille à 9 heures du soir, c'est-à-dire depuis 11 heures; ils avaient parcouru 31 kilomètres $1/2$ et combattu; les chevaux les plus robustes pouvaient être fatigués et incapables de soutenir longtemps une lutte contre les chevaux frais de l'armée de Juba.

Le colonel Stoffel admet, d'autre part, que l'erreur peut se trouver dans le chiffre *XVI millium* et qu'il y a peut-être lieu de lire *XII millium*. Dans ce cas, la cavalerie de Curion aurait rencontré son infanterie après avoir parcouru 27 kilomètres, et les 200 cavaliers qui prirent part à la bataille du Bagra da en auraient parcouru 36, ce qui placerait le lieu du combat à 18 kilomètres du camp cornélien.

C'est donc vers l'endroit où le Bagra da a quitté son lit, soit à 12 kilomètres en aval de Djedeïda et à une dizaine de kilomètres au Nord de la ville antique d'Ucris (Henchir Bou-Djadi) que l'armée de Curion fut massacrée.

J'ai cherché à fixer d'une façon plus certaine encore l'emplacement de ce champ de bataille et j'ai l'espoir d'y avoir réussi. Nous avons vu que, jugeant la situation désespérée, le lieutenant de César avait essayé de s'emparer de hauteurs où il espérait reformer ses cohortes et arrêter l'ennemi. Or le terrain où s'est passé l'action est, en somme, peu mouvementé. On ne remarque, dans ces parages, que des ondulations sans importance et les seules hauteurs susceptibles de se prêter à

L'accomplissement du plan de Curion sont celles qui sont désignées sur nos cartes sous le nom de Coudiat-Touba. Elles ont un relief de 25 à 30 mètres au-dessus de la plaine et bordent à une courte distance la rive droite de la Medjerda; mais il y a dix-neuf siècles, à l'époque qui nous occupe, elles se trouvaient à 3000 mètres environ de la rive gauche du Bagrada. Il est donc à peu près certain que ce sont là les hauteurs voisines — *proximos colles* — dont Curion songea un instant à se saisir. Je n'en vois d'autres nulle part, capables de remplir le but qu'il se proposait. Elles se trouvent, à vol d'oiseau, à une quinzaine de kilomètres des *castra Cornelia*. Comme il est certain que c'est en essayant de battre en retraite qu'il s'agissait de les atteindre, il y a de grandes chances pour que la bataille ait commencé à 1,000 ou 1,500 mètres en avant et qu'elle se soit déroulée autour des lieux occupés actuellement par les douars Menchia et Cherfech. Je ne crois donc pas me tromper en affirmant que c'est bien là que vint échouer l'expédition de Curion en Afrique.

Quelques cavaliers avec Cn. Domitius, Asinius Pollion et Rebilus purent seuls échapper au carnage. Ils rallièrent au passage ceux qui, n'ayant pu suivre, s'étaient échelonnés sur la route, et gagnèrent les *castra*, où ils apportèrent la nouvelle de la victoire de Juba et du massacre de l'armée.

Une violente panique s'empara des cinq cohortes restées au camp. Les soldats supplièrent M. Rufus de les ramener en Sicile. Il y consentit et donna l'ordre aux commandants des vaisseaux de charge d'envoyer, vers le soir, leurs chaloupes près du rivage. Mais la frayeur de tous était telle que les bruits les plus sinistres se répandirent dans le camp. Les uns croyaient voir Juba arriver à la tête de ses troupes; d'autres apercevaient Varus et la poussière que soulevait la marche de ses légions; quelques uns prétendaient découvrir la flotte

ennemie qui venait leur couper la retraite. La panique fut telle qu'elle se répandit du camp dans la flotte. Les galères de combat levèrent l'ancre sans avoir embarqué un seul soldat et les maîtres des vaisseaux de charge s'empressèrent de les imiter. Quelques chaloupes seulement obéirent à l'ordre qu'elles avaient reçu. Les soldats en délire parcouraient le bord de la mer ; chacun ne songeait qu'à son propre salut et l'empressement à fuir était tel que plusieurs chaloupes chavirèrent. Les autres, craignant le même sort, n'osèrent même pas approcher du rivage. Il en résulta qu'un très petit nombre de légionnaires et de citoyens put arriver aux navires, la plupart à la nage. Beaucoup d'entre eux, dès qu'on eut gagné le large, furent égorgés par les équipages, dépouillés de leur argent et jetés à la mer. Des 8,500 hommes qui composaient l'armée de Curion, c'est à peine si quelques-uns regagnèrent la Sicile.

Les soldats restés dans le camp, n'ayant plus d'autre ressource, envoyèrent, pendant la nuit, leurs centurions près de Varus. Celui-ci les reçut et les fit camper sous les murs d'Utique. Mais le lendemain, 21 juillet, Juba, qui venait d'arriver à la tête de ses troupes victorieuses, apprenant qu'il avait sous les yeux les débris de l'armée de Curion, prétendit que ces prisonniers lui appartenaient et donna l'ordre de les égorger, sauf un petit nombre qu'il envoya dans ses états. Varus essaya bien de faire respecter la parole qu'il leur avait donnée, mais il ne put que faire entendre de vaines protestations. Juba fit dans la ville une entrée triomphale, à cheval et suivi de quelques sénateurs romains qui s'y trouvaient. Il y séjourna quelques jours, puis reprit, avec son armée, le chemin de son royaume.

VI

C'est ainsi que finit misérablement cette courte expédition. Bien qu'elle n'ait duré que quelques jours, elle ne nous en offre pas moins un certain nombre d'exemples qui méritent d'être médités.

Commencée sous les plus heureux auspices, elle se termina par un des plus sanglants désastres qu'aient jamais subi les armes romaines. Après avoir infligé aux légions de Varus un échec qui les avaient remplis de confiance et d'orgueil, les soldats de Curion furent anéantis, en une bataille, par les troupes numides contre lesquelles leur général les avaient engagés d'une façon si inconsidérée. Curion se laissa prendre à la tactique habituelle des indigènes africains, tactique que les Arabes ont maintes fois essayé de renouveler au cours des luttes que les troupes françaises eurent à soutenir contre eux, pendant la longue période de la conquête de l'Algérie.

César fut bien mal inspiré en se laissant entraîner par sa reconnaissance envers Curion à lui confier une opération aussi importante que celle d'arracher l'Afrique aux partisans de Pompée. Ce jeune homme, brillant orateur, aux dehors séduisants, n'avait pas le tempérament et le caractère qui conviennent aux véritables chefs d'armée. Il se laissa éblouir par de faciles succès et quand, pour la première fois, il se trouva en présence de troupes supérieures en nombre et capables de lui résister, au lieu de se maintenir dans son camp et d'y attendre les légions et les cavaliers qu'il avait laissés en Sicile, sans le concours desquels il lui était impossible de continuer la guerre avec quelque chance de

succès, il se laissa prendre au premier piège qui lui fut tendu et se fit massacrer avec toutes ses troupes.

La conquête de l'Afrique s'en trouva retardée de près de trois ans et ce n'est qu'au mois de mars 46, après trois mois d'une guerre des plus difficiles, que César réussit à s'en emparer définitivement.

Colonel A. MOINIER.

Octobre 1899.
